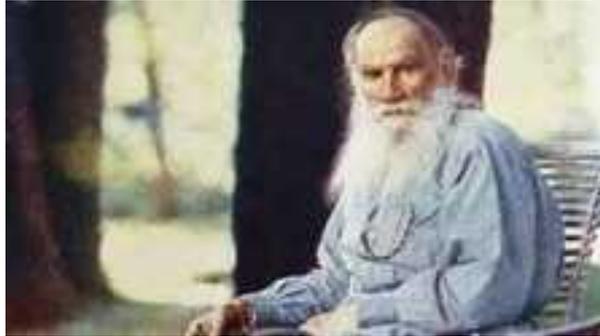


À la recherche du bonheur

Léon Tolstoï

Biographie de Léon Tolstoï



Biographie et informations

Nationalité : Russie

Né(e) à : Iasnaïa Poliana , le 09/09/1828

Mort(e) à : Astapovo , le 20/11/1910

Biographie :

Léon Tolstoï, est l'un des plus grands romanciers russes.

Il passe son enfance avec ses frères et sœurs à la campagne. A 15 ans, il lit Voltaire et Rousseau dont les idées le marquent, puis arrêtant ses études, il s'engage dans l'armée. Des combats qu'il a vécus, il écrit "Les Cosaques" qui analyse la guerre à travers l'optique de la morale et de la population.

Ses premiers livres publiés relèvent de l'auto analyse et dévoilent l'obsession de Tolstoï pour le bien et la responsabilité de chacun, lui qui préfère mener une vie de paysan au lieu de jouir des mondanités que son succès lui offre.

Ses chefs-d'œuvre littéraires sont : "La Guerre et la Paix" et "Anna Karénine", fresques sur la vie en Russie au XIXème siècle. Il est également connu comme essayiste, dramaturge, et réformateur, faisant de lui le membre le plus influent de l'aristocratique famille Tolstoï .

Son interprétation littérale des enseignements éthiques de Jésus, notamment du Sermon sur la montagne, font de lui un chrétien anarcho-pacifiste.

Ses idées sur la résistance non-violente, exprimée dans des œuvres comme Le Royaume de Dieu est en vous, ont un profond impact sur des figures centrales du XXe siècle telles que Mahatma Gandhi et Martin Luther King, Jr.

Tolstoï est également un éminent pédagogue qui a développé son propre enseignement, notamment auprès des enfants de paysans. Il a laissé de nombreux essais comme "L'éducation religieuse" (1899) ou "La liberté dans l'école" (1862).

Il est mort à 82 ans dans la gare d'Astapovo.

PRÉFACE



Sous ce titre général : *À la recherche du bonheur*, j'ai réuni la plupart de ces contes populaires où le grand romancier, tout en nous familiarisant, dans un style d'une simplicité merveilleuse, avec sa morale, nous initie en même temps, d'une manière attrayante et dramatique, à la vie et aux mœurs si curieuses des paysans russes.

On sait que les derniers écrits du comte Léon Tolstoï ont soulevé de nombreuses discussions aussi bien en Russie qu'en France, où l'on ne connaissait, jusqu'à présent, les idées philosophiques de l'écrivain russe que d'après son livre didactique : *Ma religion*.

Ce sont les graves questions de l'essence de la vie, du parfait bonheur, de la vérité, tous ces problèmes qui passionnèrent et passionneront encore longtemps l'humanité, que le comte Tolstoï essaie de résoudre par sa morale. Cette morale, il cherche à la propager tantôt par des articles arides, tantôt aussi, heureusement pour les lettres, à l'aide de ces admirables récits dont je donne, dans ce volume, au public français, une traduction aussi rigoureusement littérale que possible.

En écrivant ces pages d'une grandeur biblique, l'auteur de *La Guerre et la Paix* avait encore un autre but ; il l'expliqua dans une conversation qu'il eut tout dernièrement avec l'écrivain russe Danilevsky :

«... Les millions de Russes qui savent lire, disait le comte Tolstoï, demeurent devant nous bouche bée, comme de jeunes choucas, et nous disent : — Messieurs nos écrivains, jetez-nous dans la bouche de la nourriture intellectuelle, digne de vous et de nous ; écrivez aussi pour nous autres, les altérés d'une parole vivante et littéraire, débarrassez-nous de ces *Erouslan Lazarevitch*, de ces *Mylord George* et autre nourriture de foire !

Le simple et honnête peuple russe vaut bien que nous répondions à l'appel de son âme bonne et juste. J'y ai beaucoup pensé, et je me suis décidé à tenter quelque chose en ce sens dans la mesure de mes forces. »

Je dois ajouter que la tentative du comte Tolstoï a pleinement réussi. La presse russe a en effet annoncé que ces contes, déjà goûtés par l'élite, sont compris et accueillis, avec plus de faveur encore, par la masse non cultivée.

Quant à la traduction, j'ai essayé, comme je l'ai déjà dit, de suivre autant que possible le texte original, malgré toutes les difficultés que présentait un pareil travail. Car jamais encore, ni dans mes traductions précédentes, ni dans celles des autres traducteurs, on n'avait eu à rendre à la fois et ce style biblique que l'auteur emploie à dessein, et cette couleur locale dont il imprègne ses scènes familières de la vie des moujiks.

Et si on veut bien trouver que cette tentative hardie a été couronnée de quelque succès, je tiens à déclarer ici qu'une part en revient à mon ami Ernest Jaubert, qui a bien voulu joindre ses efforts aux miens pour initier les lecteurs français à ces petits chefs-d'œuvre jugés intraduisibles par bon nombre de mes compatriotes.

D'OÙ VIENT LE MAL



Un ermite vivait dans la forêt, sans avoir peur des bêtes fauves. L'ermite et les bêtes fauves conversaient ensemble et ils se comprenaient.

Un jour, l'ermite s'était étendu sous un arbre ; là s'étaient aussi réunis, pour passer la nuit, un corbeau, un pigeon, un cerf et un serpent. Ces animaux se mirent à disserter sur l'origine du mal dans le monde.

Le corbeau disait :

— C'est de la faim que vient le mal. Quand tu manges à ta faim, perché sur une branche et croissant, tout te semble riant, bon et joyeux ; mais reste seulement deux journées à jeun, et tu n'auras même plus le cœur de regarder la nature ; tu te sens agité, tu ne peux demeurer en

place, tu n'as pas un moment de repos ; qu'un morceau de viande se présente à ta vue, c'est encore pis, tu te jettes dessus sans réfléchir. On a beau te donner des coups de bâton, te lancer des pierres ; chiens et loups ont beau te happer, tu ne lâches pas. Combien la faim en tue ainsi parmi nous ? Tout le mal vient de la faim.

Le pigeon disait :

— Et pour moi, ce n'est pas de la faim que vient le mal ; tout le mal vient de l'amour. Si nous vivions isolés, nous n'aurions pas tant à souffrir ; du moins nous serions seuls à souffrir : tandis que nous vivons toujours par couples ; et tu aimes tant ta compagne, que tu n'as plus de repos, tu ne penses qu'à elle : A-t-elle mangé ? A-t-elle assez chaud ? Et quand elle s'éloigne un peu de son ami, alors tu te sens tout à fait perdu ; tu es hanté par la pensée qu'un autour l'a emportée, ou qu'elle a été prise par les hommes. Et tu te mets à sa recherche, et tu tombes toi-même dans la peine, soit dans les serres d'un autour, soit dans les mailles d'un filet. Et si ta compagne est perdue, tu ne manges plus, tu ne bois plus, tu ne fais plus que chercher et pleurer. Combien il en meurt ainsi parmi nous ! Tout le mal vient, non pas de la faim, mais de l'amour.

Le serpent disait :

— Non, le mal ne vient ni de la faim, ni de l'amour, mais de la méchanceté. Si nous vivions tranquilles, si nous ne nous cherchions pas noise, alors tout irait bien : tandis que, si une chose se fait contre ton gré, tu t'emportes, et tout t'offusque ; tu ne songes qu'à décharger ta colère sur quelqu'un ; et alors, comme affolé, tu ne fais que siffler et te tordre, et chercher à mordre quelqu'un. Et tu n'as plus de pitié pour personne ; tu mordrais père et mère ; tu te mangerais toi-même ; et ta fureur finit par te perdre. Tout le mal vient de la méchanceté.

Le cerf disait :

— Non, ce n'est ni de la méchanceté, ni de l'amour, ni de la faim que vient tout le mal, mais de la peur. Si on pouvait ne pas avoir peur, tout irait bien. Nos pieds sont légers à la course, et nous sommes vigoureux. D'un petit animal, nous pouvons nous défendre à coups d'andouillers ; un grand, nous pouvons le fuir : mais on ne peut pas ne pas avoir peur. Qu'une branche craque dans la forêt, qu'une feuille remue, et tu trembles tout à coup de frayeur ; ton cœur commence à battre, comme s'il allait sauter hors de ta poitrine ; et tu te mets à voler comme une flèche. D'autres fois, c'est un lièvre qui passe, un oiseau qui agite ses ailes, ou une brindille qui tombe ; tu te vois déjà poursuivi par une bête fauve, et c'est vers le danger que tu cours. Tantôt, pour éviter un chien, tu tombes sur un chasseur, tantôt, pris de peur, tu cours sans savoir où, tu fais un bond, et tu roules dans un précipice où tu trouves la mort. Tu ne dors que d'un œil, toujours sur le qui-vive, toujours épouvanté. Pas de paix ; tout le mal vient de la peur.

Alors l'ermite dit :

— Ce n'est ni de la faim, ni de l'amour, ni de la méchanceté, ni de la peur que viennent nos malheurs : c'est de notre propre nature que vient le mal ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté, et la peur.

LE FILLEUL



LÉGENDE POPULAIRE

Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent.
Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal...

(S. Mathieu, ch. V, versets 38 et 39.)

C'est à Moi qu'appartient la vengeance ;
Je le rendrai, dit le Seigneur.

(Ép. de St Paul apôtre aux Hébreux, ch. X, verset 30.)

I

Il est né chez un pauvre moujik un fils ; le moujik s'en réjouit, il va chez son voisin pour le prier d'être parrain. Le voisin s'y refuse : on n'aime pas aller chez un pauvre moujik comme parrain. Il va, le pauvre moujik, chez un autre, et l'autre refuse aussi.

Il a fait le tour du village, mais personne ne veut accepter d'être parrain. Le moujik va dans un autre village ; il rencontre sur la route un passant.

Le passant s'arrêta.

— Bonjour, dit le moujik, où Dieu te porte-t-il ?... Dieu, reprend le moujik, m'a donné un enfant, pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme

après ma mort. À cause de ma pauvreté, personne de notre village n'a voulu accepter d'être parrain. Je vais chercher un parrain.

Et le passant dit :

— Prends-moi pour parrain.

Le moujik se réjouit, remercia le passant et dit :

— Qui faut-il maintenant prendre pour marraine ?...

— ...Et pour marraine, dit le passant, appelle la fille du marchand. Va dans la ville : sur la place il y a une maison avec des magasins ; à l'entrée de la maison demande au marchand de laisser venir sa fille comme marraine.

Le moujik hésitait.

— Comment, dit-il, mon compère, demander cela à un marchand, à un riche ? Il ne voudra pas ; il ne laissera pas venir sa fille.

— Ce n'est pas ton affaire. Va et demande. Demain matin, tiens-toi prêt : je viendrai pour le baptême.

Le pauvre moujik s'en retourna à la maison, attela, et se rendit à la ville chez le marchand. Il laissa le cheval dans la cour. Le marchand vint lui-même au-devant de lui :

— Que veux-tu ? dit-il.

— Mais voilà, Monsieur le marchand ! Dieu m'a donné un enfant pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. Sois bon, laisse ta fille venir comme marraine.

— Et quand le baptême ?

— Demain matin.

— C'est bien. Va avec Dieu. Demain, à la messe du matin, elle viendra.

Le lendemain, la marraine arriva, le parrain arriva aussi, et on baptisa l'enfant.

Aussitôt que le baptême fut terminé, le parrain sortit, sans qu'on eût pu savoir qui il était. Et depuis, on ne le revit plus.

II

L'enfant grandit, et il grandit pour la joie de ses parents : il était fort, et travailleur, et intelligent, et docile. Le garçon touchait déjà à ses dix ans, quand ses parents le mirent à l'école. Ce que les autres apprennent en cinq ans, le garçon l'apprit en un an : — il n'y avait plus rien à lui apprendre.

Vient la semaine sainte. Le garçon va chez sa marraine pour les souhaits habituels^[1]. Il retourne ensuite chez lui et demande :

— Petit père et petite mère, où demeure mon parrain ? Je voudrais bien aller chez lui pour lui souhaiter la fête.

Et le père avec la mère lui disent :

— Nous ne savons pas, notre cher petit fils, où demeure ton parrain. Nous en sommes nous-mêmes très chagrinés. Nous ne l'avons pas vu depuis qu'il t'a baptisé. Et nous n'avons pas entendu parler de lui, et nous ne savons pas où il demeure, ni s'il est encore vivant.

L'enfant salue son père et sa mère.

— Laissez-moi, dit-il, mon petit père et ma petite mère, chercher mon parrain. Je veux le trouver, lui souhaiter la fête.

Le père et la mère laissèrent partir leur fils. Et le garçon se mit à la recherche de son parrain.

III

Le garçon sortit de la maison et s'en alla sur la route. Il marcha une demi-journée et rencontra un passant.

Il arrêta le passant.

— Bonjour, dit le petit garçon, où Dieu te porte-t-il ?... Je suis allé, continua le garçon, chez ma petite marraine pour lui souhaiter la fête ; et de retour à ma maison, j'ai demandé à mes parents : « Où demeure mon parrain ? Je voudrais lui souhaiter la fête. » Et mes parents m'ont dit : « Nous ne savons pas, petit fils, où demeure ton parrain. Dès qu'il t'a baptisé, il a pris congé de nous, et nous ne savons rien de lui, et nous ignorons s'il vit encore. » Et voilà, je vais le chercher.

Et le passant dit :

— Je suis ton parrain.

Le garçon se réjouit, il lui souhaite la fête et ils s'embrassèrent.

— Où vas-tu^[2] donc, maintenant, mon parrain ? dit le garçon. Si c'est de notre côté, viens dans notre maison, et si tu vas chez toi, je t'accompagnerai.

Et le parrain dit :

— Je n'ai pas le temps maintenant d'aller dans la maison ; j'ai affaire dans les villages ; mais je rentrerai chez moi demain. Alors tu viendras chez moi.

— Mais comment donc, mon parrain, te trouverai-je ?

— Eh bien ! tu marcheras du côté où le soleil se lève, toujours tout droit ; tu arriveras dans une forêt, tu trouveras, au milieu de la forêt, une clairière. Assieds-toi dans cette clairière, repose-toi, et regarde ce qui arrivera. Remarque bien ce que tu verras, et va plus loin. Marche toujours tout droit. Tu sortiras de la forêt, tu trouveras un jardin, et dans le jardin un palais, avec un toit en or. C'est ma maison. Approche-toi vers la grande porte ; j'irai moi-même à ta rencontre.

Cela dit, le parrain disparut aux yeux du filleul.

IV

Le garçon marcha comme lui avait ordonné son parrain. Il marcha, marcha, et arriva dans la forêt. Le garçon trouva une clairière et, au milieu de la clairière, un pin. Il s'assit, le petit garçon, et se mit à regarder. Il vit, attachée à une haute branche, une corde, et attaché à la corde, un gros morceau de bois de trois pouds^[3], et, sous ce morceau de bois, un baquet avec du miel. Le petit garçon n'avait pas encore eu le temps de se demander pourquoi le miel se trouvait là, ainsi que ce morceau de bois attaché, lorsqu'il entendit du bruit dans la forêt ; et il vit arriver des ours. En avant, l'ourse ; après elle, un guide d'un an, et, derrière, encore trois petits oursons. L'ourse flaira la brise, et alla vers le baquet ; les petits oursons la suivirent. L'ourse introduisit son museau dans le miel, appela les oursons qui accoururent et se mirent à manger. Le morceau de bois s'écarta un peu, puis revint à sa première position. L'ourse s'en aperçut, et repoussa le bois avec sa patte. Le bois s'écarta encore davantage, revint et frappa les oursons qui dans le dos, qui sur la tête. Les oursons se mirent à crier, et s'éloignèrent. La mère poussa un grondement, saisit de ses deux pattes le morceau de bois au-dessus de sa tête, et le repoussa avec force loin d'elle ; bien haut s'envolait le morceau de bois ; le guide revint vers le baquet, introduisit son museau dans le miel et mangea. Les autres commençaient aussi à se rapprocher ; ils n'avaient pas encore eu le temps d'arriver que le morceau de bois retomba sur le guide, l'atteignit à la tête, et le *tua jusqu'à la mort*^[4].

L'ourse se mit à gronder plus fort qu'auparavant, et repoussa le bois de toutes ses forces. Il monta plus haut que la branche ; même la corde s'infléchit. Vers le baquet arriva l'ourse et les petits oursons avec elle. En haut volait, volait le petit bois ; puis il s'arrêta, et commença à revenir. Plus il descendait, plus vite il allait. Il arriva d'une telle vitesse, qu'en venant sur l'ourse, et la frappant à la tête, il lui fracassa le crâne. L'ourse tomba en tournoyant sur elle-même, étendit ses pattes, et mourut. Les petits oursons s'enfuirent.

V

Le petit garçon tout surpris poursuivit sa route. Il arriva à un grand jardin, et dans le jardin il y avait un grand château avec un toit d'or. Et à la grande porte se tenait le parrain souriant.